

NATALIA LECLERC
 Doctorante, Paris IV – Sorbonne

***Pouvoir de l'argent et puissance romanesque
 chez Balzac, Dostoïevski et Fitzgerald***

“Gomme on a réson t'afair paugoup t'archant!” s'exclame le baron de Nucingen¹ lorsqu'il achète la docilité d'Esther à la prétendue madame de Saint-Estève. L'argent semble donner le pouvoir, mais ce pouvoir est ambigu à plusieurs titres. L'argent est entouré d'une réputation d'immoralisme, surtout quand les conditions dans lesquelles il est gagné sont suspectes. Pourtant, il peut être l'instrument d'une grandeur paradoxale qui confine au tragique. Par ailleurs, il pose la question de l'être et de l'avoir : la possession d'argent semble induire la possession du pouvoir. Mais cette possession d'argent et de pouvoir, qui relève donc de l'avoir, est-elle temporaire, comme la tradition philosophique a l'habitude de considérer l'avoir, ou transforme-t-elle les personnages dans leur être, dans leur essence ?

Ces ambiguïtés sont représentées dans les trois romans qui le constituent. Dans *Splendeurs et misères des courtisanes*, deux figures imposantes s'affrontent : le forçat évadé Jacques Collin, alias Carlos Herrera, banquier du bague et expert en manipulation, est à la fois le double et le négatif du second personnage, le baron de Nucingen, qui a construit sa fortune colossale sur le jeu en Bourse et souvent sur le malheur d'autrui. Un demi-siècle plus tard, dans *Le Joueur*, Dostoïevski peint les portraits de deux personnages contrastés et truculents. Mademoiselle Blanche, une femme de mœurs légères, tient sous sa griffe le général, et tous les hommes à qui elle prête de l'argent pour jouer à la roulette. Inversement, la grand-mère, qui apparaît d'abord comme une matriarche tyrannique, cède au pouvoir du jeu, et perd tragiquement tous ses biens. Enfin, durant les “Roaring Twenties”, Fitzgerald crée Gatsby et de Wolfsheim, parrain et chef de file de la pègre, qui bâtissent leur fortune sur le trafic d'alcool alors prohibé², mais aussi sur les maisons de jeu. A ces parvenus fascinants s'opposent Tom et Daisy Buchanan, personnages médiocres, mais dont les familles possèdent de grandes fortunes.

Le destin de ces couples de personnages est comparable, même si le roman de Dostoïevski est un peu à part : l'argent donne aux escrocs, aux parvenus, un pouvoir grandiose, apparemment absolu, mais qui se révèle instable et finit par s'effondrer. Leur règne s'anéantit de façon souvent tragique. Inversement, ceux qui ont une place solide dans la société, mais un potentiel romanesque peut-être moindre, et qui par ailleurs, sont moralement condamnés, se maintiennent. On peut s'interroger sur la dialectique qui sous-tend cette dynamique et se demander par quel mécanisme les personnages paraissant détenir le pouvoir sont confrontés à l'échec. On constatera alors la fécondité paradoxale de cet échec, dans lequel le pouvoir s'anéantit, certes,

¹ Balzac, *Splendeurs et misères des courtisanes*, GF Flammarion, Paris, 1968, p. 246.

² Après la Première Guerre mondiale, les Républicains au pouvoir aux Etats-Unis imposèrent, par le biais du 18^e Amendement, la prohibition de l'alcool. Elle fut une aubaine pour le crime organisé.

mais cède la place à la puissance, notion que l'on distinguera de celle de pouvoir. Le pouvoir de l'argent les perd, mais ils gagnent en puissance romanesque.

I. Le pouvoir de l'argent, un pouvoir ambigu

L'argent et le pouvoir social

Le pouvoir de l'argent pose d'abord une distinction sociale. On pourrait penser que l'alternative est simple : soit on appartient à une classe aux privilèges établis, à la noblesse³, et on en possède, soit on appartient à la bourgeoisie et on est obligé d'en gagner, parfois par des biais douteux. Or cette distinction apparemment claire ne conserve pas son caractère opératoire de manière systématique. Chez Dostoïevski, la grand-mère, qui appartient à l'aristocratie et qui est à la tête d'une grande fortune, la perd et se perd au jeu. Mademoiselle Blanche, la parvenue, la créditrice des joueurs, leur banquière en quelque sorte, est odieuse, mais sort gagnante de toutes ses machinations. Elle maîtrise la plupart des personnages, alors que la grand-mère perd peu à peu de son aura. Le neveu de cette dernière, le général, cherche même à mettre sa tante sous tutelle tant sa folie pour le jeu prend des proportions dramatiques. Si le premier portrait de la grand-mère en fait une femme extravagante et dominatrice, sa décadence prend une connotation fortement pathétique, si ce n'est tragique. Elle perd au jeu mais gagne en valeur romanesque, tandis que le personnage de Blanche reste univoque. Dans *Gatsby le Magnifique*, les schémas se croisent : Tom Buchanan a une richesse établie de longue date, mais exaspère tant le narrateur que le lecteur, alors que Gatsby, parvenu de façon obscure, connaît une fin tragique, et ce d'autant plus qu'il meurt d'avoir cherché à entrer dans une sphère de la société peuplée de gens odieux.

Dans le roman de Balzac, selon toute apparence, la configuration est différente : Nucingen, le bourgeois par excellence, semble moins s'opposer à la noblesse qu'au grand escroc, Jacques Collin. Mais contre toute attente, le forçat évadé, au bas de l'échelle sociale, n'est pas écrasé par le banquier, qui se trouve à son sommet. Au contraire, une inversion ou plutôt un rééquilibrage des rapports sociaux et donc des rapports de pouvoir s'effectue, lorsqu'on apprend que Trompela-Mort fait partie de la "haute pègre, qui est pour ce monde son faubourg Saint-Germain, son aristocratie"⁴, qu'il est le caissier des "ducs et pairs du bague"⁵. L'aristocrate du crime domine bien le vulgaire bourgeois. Plus encore, il acquiert la noblesse d'un personnage tragique à la fin du roman, par le pathétique qu'il dégage, mais aussi par le renversement de situation qu'il subit, et ce registre culmine à la mort de Lucien. Le roman met aux prises un bourgeois gentilhomme ridicule et un noble forçat. A l'opposition de départ entre nobles et bourgeois, s'en substitue une autre, relative au registre auquel se rattachent les personnages. Ceux qui gardent leur fortune et leur pouvoir relèvent du registre comique. Nucingen, Tom Buchanan et Blanche sont des figures grotesques ou satiriques. Le pouvoir

³ Le terme de "noblesse" est employé ici au sens large de classe qui n'a pas besoin de travailler pour vivre. Nous ne prenons pas en compte sa dimension morale.

⁴ Balzac, p. 512.

⁵ *Id.*

qu'ils détiennent dans la société est largement relativisé par cette caractéristique. Ceux qui la perdent et perdent ainsi leur pouvoir relèvent du registre tragique. Leur échec leur donne une grandeur certaine. Notons que si Gatsby et la grand-mère ruinent littéralement leur existence, Collin, lui, connaît une ultime "incarnation"⁶, qui lui donne une nouvelle noblesse authentique, puisqu'il se met au service de la Justice. C'est justement parce que, au fond, il est une figure d'aristocrate qu'il se convertit ainsi à une noble cause.

L'argent du crime

Le pouvoir que donne l'argent est ambigu en raison de ses sources : le plus souvent, il s'agit d'argent sale, les personnages qui doivent gagner leur argent le font de façon criminelle. Le cas le plus clair est celui de Gatsby et de son parrain Wolfsheim. Le premier est un bootlegger, mais ce n'est rien à côté de Wolfsheim, dont le narrateur apprend qu'il a organisé l'immense truquage de la finale des championnats de base-ball de 1919, fait historique utilisé par Fitzgerald :

It never occurred to me that one man could start to play with the faith of fifty million people – with the single-mindedness of a burglar lowering a safe. (...) "Why isn't he in jail?" "They can't get him, old sport. He's a smart man"⁷

La fortune de ces mafieux se fait aux dépens d'autrui, de leur argent, mais aussi de leur confiance. Elle est bâtie sur des fondements immoraux. Tout le faubourg Saint-Germain, quant à lui, s'interroge sur la provenance de la richesse de Lucien de Rubempré. C'est pourquoi le duc de Grandlieu hésite à lui accorder la main de sa fille, l'hideuse mais riche Clotilde. De fait, Herrera le fait vivre sur l'argent du bague, de l'argent volé, puisque ce sont les sommes que les forçats mettent en sûreté auprès de Trompe-la-Mort jusqu'à leur libération. A cet argent volé s'ajoute l'argent du proxénétisme : Esther est vendue à Nucingen, sa mission est de lui extorquer le plus d'argent possible, notamment grâce à la création de fausses dettes. Mais ici encore, l'opposition apparente entre Collin et Nucingen s'effondre : le bourgeois, comme le forçat, est un "vieux voleur patenté"⁸. Herrera ranime le courage d'Esther en lui montrant sa mission sous un jour éclatant :

Cet homme est un voleur de grande Bourse, il a été sans pitié pour bien du monde, il s'est engraisé des fortunes de la veuve et de l'orphelin, vous serez leur Vengeance !⁹

Même si l'on sait que cette envolée lyrique est motivée par l'intérêt personnel de Collin, on ne peut ignorer sa vérité. Nucingen est un "Loup-Cervier"¹⁰ : lorsqu'il s'agit d'argent, il devient féroce. Le roman de Dostoïevski ne présente pas le milieu du crime de façon aussi nette. Les voleurs dont il est question sont de petits

⁶ "La dernière incarnation de Vautrin" est le titre de la quatrième partie du roman.

⁷Fitzgerald, *The Great Gatsby*, Wordsworth classics, 1993, p. 76. Traduction, *Gatsby le Magnifique*, Le Livre de Poche, 1996, p. 91-92 : « Je n'aurais jamais cru qu'un homme seul puisse tromper ainsi la bonne foi de cinquante millions de citoyens – avec le même état d'esprit d'un cambrioleur perçant un coffre-fort. (...) "Et il n'est pas en prison?" "Ils ne peuvent rien contre lui, cher vieux. C'est un homme très adroit". »

⁸ Balzac, p. 171.

⁹ *Id.*, p. 203.

¹⁰ Balzac, *passim*. Première occurrence p. 119.

escrocs qui subtilisent les gains des joueurs à la roulette. Blanche n'est pas réellement une voleuse, et si elle a prostitué quelqu'un, c'est, jadis, elle-même. Il n'en reste pas moins qu'elle prête officieusement de l'argent et qu'elle vit indirectement de ses charmes, maintenant qu'elle a renoncé au métier de courtisane. Les soubassements du pouvoir de l'argent sont occultes et illégaux. Il semble même que la relation soit inversement proportionnelle : le pouvoir de l'argent est d'autant plus solide qu'il est énigmatique et illégal. Tom a du mal à trouver la faille chez Gatsby, Bibi-Lupin n'arrive pas à prendre Jacques Collin en défaut, et seule la grand-mère a la lucidité de voir que Blanche est une manipulatrice. La force du pouvoir viendrait de ce qu'il ne se dévoile pas.

L'argent diabolique

Le pouvoir de l'argent, de ce fait, est le plus souvent un pouvoir démoniaque. Ce motif peut n'apparaître que discrètement, comme dans *Le Joueur*. Blanche est présentée comme une séductrice sans scrupules, et sa parenté avec le diable est seulement évoquée, à l'occasion de certaines scènes :

Черт возьми! это дьявольское лицо умело в одну секунду меняться. В это мгновение у ней явилось такое просящее лицо, такое милое, детски улыбающееся и даже шаловливое¹¹

Elle est la figure de la féminité sombre, et s'oppose à Paulina. L'antithèse n'est pas parfaite, Paulina présente aussi des zones d'ombre, mais elle fait partie des jeunes filles bonnes et malheureuses que Dostoïevski aime à mettre en scène. Le nom de "Blanche", qui est un pseudonyme, a une forte coloration ironique. De même, la parenté de Gatsby avec le diable reste allusive, surtout dans une société matérialiste telle que celle décrite dans le roman. Cependant, parmi les fables qui l'entourent, court l'idée selon laquelle il a tué :

One time he killed a man who had found out that he was nephew to von Hindenburg and second cousin to the devil¹²

On notera que le lien de parenté imaginaire avec Hindenburg, dans un roman composé juste après la Première Guerre Mondiale, renforce son accointance avec le diable. Dans le corpus, le personnage le plus diabolique reste Collin. Ceux qu'il recrute, et ceux qu'il sauve s'engagent auprès de lui comme ils passeraient un pacte avec le diable. A Prudence, surnommée Europe, il dit : " Si tu veux me servir comme on doit servir le diable, je te débarrasserai de Durut " ¹³, ce dernier étant un homme condamné au bagne par sa faute. La Rousse, la compagne d'un forçat, entend à peu

¹¹ Dostoïevski, *Игрок*, Собрание сочинений в десяти томах, Том IV, Государственное издательство художественной литературы, Москва, 1956. p. 370. Traduction : *Le Joueur*, Gallimard, Folio classique, 1973, p. 116 : « Diantre ! ce visage diabolique savait se transformer instantanément. A ce moment, elle prit un air si suppliant, si gracieux, avec un sourire enfantin, espiègle même ! » Notons que la traduction affaiblit la dimension diabolique en traduisant la première exclamation par " Diantre ! ", alors que textuellement, elle signifie " Le diable t'emporte ! ".

¹² Fitzgerald, p. 66. Traduction, p. 79 : Le type qu'il a tué autrefois avait découvert qu'il était un neveu d'Hindenburg et le cousin germain du Diable.

¹³ Balzac, p. 223.

près les mêmes termes : “ Sois à moi comme une âme est au diable, et tu en profiteras ”¹⁴. C’est un véritable leitmotiv, car Lucien a entendu les mêmes paroles :

Ce garçon parut au faux abbé devoir être un merveilleux instrument de pouvoir. Il le sauva du suicide, en lui disant : “ Donnez vous à un homme de Dieu comme on se donne au diable, et vous aurez toutes les chances d’une nouvelle destinée (...) ”¹⁵

L’expression “ instrument de pouvoir ” est surprenante, car elle ne reflète qu’un des aspects de la relation qui unit Herrera à Lucien. Herrera a aussi le pouvoir sur Lucien, sa “ créature ”, tout en lui déléguant son pouvoir par la place qu’il cherche à lui donner dans la société. Dans ce roman, la dimension diabolique de Collin est d’autant plus frappante qu’il est déguisé en évêque, après avoir assassiné le véritable Carlos Herrera. Plus que mystérieux, le pouvoir de l’argent est lié au mal, à une sphère où la morale n’a plus cours. Son paradoxe se creuse, car on peut se demander si un tel pouvoir, appartenant au domaine du Malin, peut être absolu, dans la mesure où le Malin est censé partager son règne avec Dieu.

II. Un pouvoir instable ?

Le pouvoir de l’argent concurrencé

Bien que le pouvoir des personnages diaboliques soit extrême, frôle l’absolu, il apparaît que le pouvoir de l’argent ne peut être que relatif : dans ce corpus, sa quête n’est pas une fin en soi, et elle finit toujours par être rattrapée par d’autres priorités. Jacques Collin semble dominer le bague, au sein duquel il est le “ dab ”, le chef, mais aussi la société, dont il se venge, comme il le dit à plusieurs reprises. Ses manipulations pour obtenir de l’argent assurent ce pouvoir, mais ce dernier est moins absolu que son attachement pour Lucien. Si ce dernier est “ la créature ” d’Herrera, plus le roman avance, plus les liens qui l’unissent au jeune homme sont affectifs. Le forçat évadé se fait passer pour son père, afin de justifier aux yeux de la Justice l’argent qu’il lui fournit, il se proclame même sa mère dans un moment d’égarement après sa mort. Lucien n’est pas le premier protégé de Collin. A la fin du roman, il apprend que son ancien disciple, Théodore Calvi, doit être guillotiné, et perd son sang-froid habituel :

– Théodore ! dit Jacques Collin en comprimant un bond et un cri.
Ce fut le dernier coup de la torture de ce colosse détruit¹⁶.

Les sentiments, les affects minent le pouvoir de Collin sur lui-même, mais aussi sur les autres, puisque malgré toutes ses exhortations, il ne peut obtenir le sacrifice d’Esther, même pour assurer le bonheur de Lucien. La courtisane repentie aime Lucien d’un amour si pur qu’elle refuse de se donner à Nucingen pour en obtenir la fortune qui permettrait le mariage du dandy avec Clotilde de Grandlieu. Quant à Nucingen, malgré tout son argent, il constate piteusement : “ che né augun bouffoir sur èle... ”¹⁷. Dans *Gatsby le Magnifique*, c’est encore l’amour qui sabote le pouvoir de l’argent. Gatsby s’est enrichi et étale sa fortune pour reconquérir son

¹⁴ *Id.*, p. 596.

¹⁵ *Id.*, p. 131.

¹⁶ *Id.*, p. 523.

¹⁷ *Id.*, p. 231.

premier amour, Daisy. Mais quels que soient les sentiments que Daisy lui porte, il n'arrive pas à lui faire renier, dans la grande scène au Plaza, ceux qu'elle a aussi éprouvés pour son mari. Son argent a fait revenir Daisy à lui, mais il n'a pas le pouvoir d'effacer le passé, ni de faire mentir Daisy.

En outre, l'expression " le pouvoir de l'argent " peut faire référence au pouvoir qu'a l'argent sur son possesseur. Dans le roman de Dostoïevski, Blanche gouverne certains hommes, mais elle est dans une quête perpétuelle d'argent et de pouvoir. Lorsque la fortune du narrateur, qu'elle réussit à détourner à son profit, s'épuise, elle doit repartir à la chasse d'une nouvelle victime. Son pouvoir dépend de l'argent qu'elle a à sa disposition, il n'est jamais définitif, elle est elle-même sous son emprise. Le personnage le plus saisissant quant à la fragilité de son pouvoir est la grand-mère. Elle se pose en tyran lors de son arrivée surprise à Roulettenbourg. Elle est présentée dans son fauteuil roulant :

(...) восседала – бабушка! Да, это была она сама, грозная и богатая, семидесятипятилетняя Антонида Васильевна Тарасевичева, помещица и московская барыня, la baboulinka, (...) по обыкновению своему, бойкая, задорная, самодовольная, прямо сидящая, громко и повелительно кричащая, всех бранящая¹⁸.

Le portrait qui suit, et l'impression que la grand-mère produit sur le personnel hôtelier, notamment, jusqu'à ce qu'elle commence à perdre à la roulette, font d'elle un personnage caricatural de matriarche. Elle est extrêmement lucide sur les personnes et sur la situation, mais elle est aussi capricieuse et soumet tout le monde à son arbitraire. Pourtant, prise dans l'engrenage du jeu, elle subit une véritable et pitoyable déchéance. Elle se traite elle-même de " старая дура " (" vieille sotte ") à plusieurs reprises car non seulement elle se ruine à la roulette, mais de plus, est la victime d'escrocs polonais qui font mine de la conseiller pour mieux la voler. Son pouvoir, qui semblait ferme à son arrivée, s'est effrité sous l'emprise d'une subite folie pour le jeu. On peut penser que face à sa famille qui ne vit que dans l'attente de sa mort, elle ne trouve pas d'autre choix que de tout flamber. Elle ne perd pas toute sa fortune volontairement, mais parce que les circonstances l'y contraignent. Le pouvoir que donne l'argent se renverse dans une aliénation. Non seulement elle est, comme Blanche, sous le pouvoir de l'argent, mais elle est aussi, comme Collin, victime d'une passion qui transcende ce pouvoir. L'argent ne donne le pouvoir que dans le cadre d'un pacte diabolique au titre duquel ce pouvoir est fort, mais temporaire.

Une instabilité dynamique pour l'économie du récit

Cette instabilité a sa raison d'être si l'on observe la dynamique dramatique des œuvres. L'argent est le moteur principal de l'avancée de la narration : il instaure une dialectique qui conduit du sommet du pouvoir à la ruine. Contrairement à d'autres romans de Dostoïevski, guidés par une enquête policière par exemple, *Le Joueur* est

¹⁸ Dostoïevski, p. 341. *Traduction*, p. 83 : « (...) trônait... LA GRAND-MERE ! Oui, c'était bien elle, la terrible et riche Antonida Vassilevna, âgée de soixante-quinze ans, propriétaire et grand dame de Moscou, la *baboulinka* (...) selon son habitude, alerte, agressive, satisfaite d'elle-même, se tenait droite, parlait haut et criait d'un ton de commandement, gourmandait tout le monde (...). »

plutôt un portrait psychologique. Il a pourtant une composante dramatique. Toutes les relations humaines sont soumises à l'argent, et le narrateur le découvre petit à petit. Notamment, il comprend quelles relations lient Paulina, qu'il aime follement, et le Français, Des Grieux¹⁹. Lorsque la jeune femme lui révèle que le Français l'a quittée car le général, son oncle, lui devait de l'argent, le narrateur part subitement à la roulette et, dans une scène mémorable, gagne une somme d'argent inespérée. Mais Paulina lui jette son argent à la figure et sombre dans une crise d'hystérie. Il est alors happé par Blanche qui l'entraîne à Paris. L'argent dû, l'argent gagné, l'argent offert créent des tensions qui font progresser le roman. Il déclenche des actions, des rebondissements, constitue un actant à part entière. Dans le roman de Fitzgerald, l'argent est tout aussi fondamental dans le schéma actantiel. Il constitue l'adjuvant principal de Gatsby dans sa reconquête de Daisy, mais aussi son opposant. On peut s'intéresser à la fin du roman. Le signe de richesse que constitue la voiture de Gatsby est la cause de l'avalanche des drames finaux. En allant à New York, Tom fait croire à Wilson, le mari de sa maîtresse Myrtle, que la voiture qu'il conduit est la sienne, alors qu'il s'agit de celle de Gatsby. Après la scène au Plaza, au retour de New York, Daisy se met au volant de cette voiture, et tue Myrtle qui s'était précipitée sur elle, pensant y trouver Tom. Gatsby fait croire qu'il était le conducteur : le quiproquo grossit, puisque Wilson le prend pour l'amant de Myrtle et l'abat. La voiture et l'argent qu'elle matérialise ont provoqué la chute finale : après la scène d'aveu au Plaza, il était nécessaire à l'économie dramatique de renouer tous les fils entre eux, et de faire intervenir l'adultère de Tom. Tout s'est joué autour de cette voiture. C'est dans *Splendeurs et misères* que l'argent reste le fil conducteur le plus massif. La majeure partie de l'intrigue consiste à trouver l'argent nécessaire au mariage de Lucien. Le coup de foudre de Nucingen pour Esther relance une action qui stagnait, selon Herrera : " le hasard nous a mieux servi que ma pensée, qui, depuis deux mois, travaillait dans le vide " ²⁰. Le vol de l'héritage d'Esther, après le suicide de cette dernière, est ce qui provoque l'arrestation de Lucien et de Collin, et initie la deuxième moitié du roman, qui voit la mort du jeune homme et la métamorphose de l'escroc. Ainsi, l'argent ne donne pas seulement un pouvoir sur les hommes mais aussi sur les événements, il les gouverne, les provoque, il est un principe dynamique. Mais s'il est un principe de réussite romanesque, il semble rester un principe d'échec pour les personnages eux-mêmes.

III. Le pouvoir de l'argent, toujours en échec ?

Jeu d'argent, jeu de pouvoir

Dans ce corpus, la seule fortune réellement stable est celle de Tom. Même Nucingen, qui possède une richesse incommensurable, met son argent en jeu à la Bourse. Il connaît parfaitement les mécanismes de cette institution, ce qui le protège, mais théoriquement, il vit dans le risque de tout perdre. Le roman de Balzac est parcouru par la métaphore du jeu de hasard. Un relevé complet serait

¹⁹ Le nom de ce personnage, emprunté à *Manon Lescaut*, colore avec une ironie grinçante de destin de Paulina.

²⁰ Balzac, p. 128.

fastidieux, mais deux titres de chapitres se répondent et donnent le ton : dans la première partie, “ L’abbé gagne la première manche ” et dans la deuxième, “ Corentin gagne la seconde manche ”. Les agents de ces deux adversaires sont considérés comme des “ cartes ” ou des “ pions ”, les mises en présence sont des “ duels ”. Chez Fitzgerald, la présence du jeu est plus discrète, et pour cause, il est illégal. Le jeu est présent de façon réelle, et Gatsby présente Wolfsheim au narrateur comme un “ gambler ”²¹ (un “ joueur ”), mais aussi de façon métaphorique. Les trafics de Gatsby et de la pègre en général sont des parties de quitte ou double contre les autorités. Tom méprise Gatsby parce qu’il est un nouveau riche, et surtout parce que cette fortune ne provient pas d’un héritage, mais de trafics sordides. En cette période de prohibition, il est symbolique que le jeu représente la façon obscure de gagner de l’argent. Dans *Le Joueur*, le jeu n’est pas une métaphore. Aucune fortune ne résiste à la mobilité du jeu. Tous les personnages comptent sur la roulette pour faire fortune. Seule la grand-mère et le narrateur, deux figures de ce que l’on appelle le joueur “ compulsif ” ne jouent pas pour gagner, mais pour le jeu lui-même, ou plutôt pour se perdre au jeu.

Ainsi, dans ce contexte de prise de risque généralisée, l’argent, et de ce fait, le pouvoir qu’il donne sont perpétuellement menacés de disparaître. Il semble difficile de caractériser ce pouvoir d’absolu car il n’est pas éternel, mais il atteint une autre dimension : c’est précisément son caractère éphémère qui lui donne, dans le court laps de temps où les personnages en bénéficient, un caractère particulier d’absolu. Ce pouvoir ainsi défini, absolu mais limité dans le temps, pourra être qualifié de puissance.

A ce jeu de puissance, la plupart des joueurs sont des tricheurs. Collin vaut largement Wolfsheim et Gatsby. Ces deux derniers personnages ne voient jamais leurs opérations expliquées. Elles sont seulement mentionnées au détour d’allusions. Le choix d’un narrateur homodiégétique est judicieux. Il renforce l’ombre qui entoure les mafieux. Dostoïevski, avec cette option narratologique, produit un effet similaire. Alexis Ivanovitch ne comprend guère, d’abord, les véritables jeux d’intérêts qui unissent les personnages. Chez Balzac, au contraire, les menées de Collin sont détaillées, comme l’élaboration de fausses dettes pour Esther en se servant de Gabriel d’Estourny, qui “ faisait des affaires à la Bourse avec l’argent des femmes entretenues dont il était le confident ”²². L’argent n’est pas donc seulement un principe immoral et obscur, comme on l’a vu plus haut. Gagner de l’argent en trichant comme le font de nombreux personnages revient à rompre les règles du jeu que l’on s’était engagé à respecter. Au sens large, les règles du jeu sont l’équivalent d’un contrat que l’on passe avec la société dans laquelle on vit. La puissance que donne l’argent dans ces œuvres n’est pas légale ni légitime, c’est ce qui fait sa force et sa faiblesse. Son arbitraire la renforce et l’affaiblit tout à la fois. La présence du jeu sous forme de motif ou de métaphore est intéressante, car le jeu donne une impression de gratuité, on ne le croit pas sérieux, alors qu’en réalité, il pose souvent une question de vie ou de mort. De même, les actions illégales, qu’il peut symboliser, ne sont plus seulement des faits

²¹ Fitzgerald, p. 76. Traduction, p. 91.

²² Balzac, p. 197.

répréhensibles par la loi. Elles deviennent aussi des questions de vie ou de mort. Dans *The Great Gatsby*, Wilson “triche”, il se fait justice lui-même en abattant Gatsby qu’il croit coupable de la mort de sa femme.

Pouvoir ou puissance ?

La distinction entre l’avoir et l’être que la philosophie établit, en donnant à l’avoir une simple dimension extérieure, soumise aux retournements de Fortune, et à l’être une permanence, un absolu, se maintient, mais dans un ordre inverse. L’avoir ne donne que l’avoir, et non l’être. Avoir beaucoup d’argent ne rend pas essentiellement riche, tout comme avoir beaucoup de pouvoir ne rend pas essentiellement puissant, mais ici, c’est l’avoir qui relève de la permanence, et l’être qui est éphémère. Le pouvoir appartient au domaine de l’avoir, et la puissance à celui de l’être. Gatsby est puissant, mais il reste un parvenu, il n’est jamais reconnu par les vrais riches comme un de leurs pairs. S’il accueillait des centaines de personnes à ses réceptions, personne ne vient à son enterrement, il n’a jamais vraiment eu le pouvoir. Inversement, les Buchanan, au prix du mensonge de Daisy et de la trahison de Tom, restent intouchables. Daisy n’avoue pas que c’est elle qui était au volant de Gatsby, et que c’est donc elle qui a tué Myrtle, tandis que Tom va dénoncer Gatsby à Wilson et est à l’origine de l’assassinat de Gatsby :

They were careless people, Tom and Daisy – they smashed up things and creatures and then retreated back into their money or their vast carelessness, or whatever it was that kept them together, and let other people clean up the mess they had made...²³

Leurs privilèges restent intacts, leur être n’est pas modifié par les événements. Chez Dostoïevski, Blanche reste également un personnage de parvenu. Si elle réussit à épouser le général, elle reste vulgaire et quand elle vit avec les deux cent mille francs gagnés par le narrateur, elle n’acquiert aucune élégance et est méprisée par ce dernier :

Я жил в самой буржуазной, в самой меркантильной среде, где каждый су был рассчитан и вымерен²⁴.

Paradoxalement, le narrateur, qu’elle dédaigne en raison de son statut social, suscite une certaine admiration de sa part lorsqu’elle se rend compte qu’il ne se soucie guère de l’argent : “ты должен был родиться принцем!”²⁵, comme s’il n’avait aucun pouvoir, mais était, d’une certaine façon, puissant. La question de l’ascension sociale existe dans *Splendeurs et misères*, où, malgré tout l’argent que lui fournit Herrera, Lucien n’arrive jamais à obtenir le titre de marquis. Il lui manque non seulement les terres nécessaires à l’obtention de ce titre, mais aussi la confiance du faubourg Saint-Germain. Tout l’argent du bague et tout celui extorqué

²³ Fitzgerald, p. 161. Traduction, p. 202 : « Tom et Daisy étaient deux être parfaitement insouciant – ils cassaient les objets, ils cassaient les humains, puis ils s’abritaient derrière leur argent, ou leur extrême insouciance, ou je-ne-sais-quoi qui les tenait ensemble, et ils laissaient à d’autres le soin de nettoyer et de balayer leurs débris. »

²⁴ Dostoïevski, p. 414. Traduction p. 166 : « Je vivais dans le milieu le plus bourgeois et le plus mercantile, où chaque sou était compté et pesé. »

²⁵ *Id.*, p. 415. Traduction, p. 167 : « tu as dû naître prince ! »

à Nucingen ne parvient pas à le faire accéder à une classe sociale à laquelle il aspire sans lui appartenir. Pendant la période faste où il protégé par Herrera, Lucien est un personnage puissant, mais il n'accède jamais à la sphère du pouvoir, et notamment à la fonction de ministre que pourrait lui apporter son titre.

*

Le pouvoir de l'argent semble avoir une réalité très particulière, il est instable, lié au mal. Plusieurs personnages de ce corpus sont véritablement fascinants : Collin par l'ascendant qu'il a sur autrui, Gastby par le mystère qui l'entoure, Blanche par sa malice. Le fait que leur pouvoir ne dure pas ne lui ôte pas sa force, mais il transforme le pouvoir en puissance. Si le pouvoir doit être stable, ces personnages ne le possèdent pas ; en revanche, ils font preuve d'une puissance incontestable. Avoir le pouvoir et être puissant ne sont pas deux expressions équivalentes. Le pouvoir relève de ce qui est établi, il est censé être légal, si ce n'est légitime. Ainsi l'abus de pouvoir ou la recherche du pouvoir absolu sont les dangers qui le menacent et qui menacent la société. La puissance, elle, n'est jamais ni légale ni légitime, mais elle n'en est que plus romanesque. Elle apparaît nécessairement comme hors norme, souvent absolue, mais son caractère absolu diffère de celui du pouvoir. Paradoxalement, elle est absolue dans une durée limitée, mais ce caractère éphémère la sublime.

Elle reste virtuelle, comme on désigne ce qui reste "en puissance", elle ne s'actualise jamais en pouvoir. Elle appartient à une autre sphère et cela se traduit par le sentiment que Collin, Gastby, ou encore la grand-mère, viennent d'ailleurs. Si la société est la sphère du pouvoir réel, les êtres puissants lui sont étrangers et leurs tentatives pour avoir une emprise sur la société sont nécessairement vaines et tragiques. Mais sans contact avec le réel, cette puissance acquiert un absolu dont le pouvoir se révèle finalement incapable, dans la mesure où il se heurte aux réalités humaines. La puissance n'est pas seulement plus romanesque que le pouvoir. Le lien n'est pas un simple lien occasionnel, il ne provient pas de la quantité de romanesque. Il a trait à la qualité de la puissance, dont la sphère propre est justement le romanesque, où tout est virtuellement possible.

Résumé

L'argent peut donner un pouvoir extrêmement fort. Parfois, ce pouvoir s'établit dans la durée, mais le plus souvent, il se montre éphémère. Dans ce dernier cas, le règne de celui qui le détenait s'effondre de façon tragique.

Le corpus de cette étude comporte trois romans qui permettent de s'intéresser à une période s'étendant du milieu du XIXème siècle, avec *Splendeurs et misères des courtisanes*, au début du XXème, avec *Gatsby le Magnifique*, et faisant une halte à la fin du XIXème siècle russe, avec *Le Joueur* de Dostoïevski.

Ces romans présentent des couples de personnages opposés : les riches de longue date, et les parvenus. Si les premiers ont une place solide dans la société, ils sont souvent moralement condamnés par l'auteur, alors que les seconds sont des personnages possédant un fort potentiel romanesque. Ces derniers nous intéresseront particulièrement, et nous verrons comment ils réagissent en cas d'échec. S'ils perdent le pouvoir dans leur monde, ils gagnent en force romanesque.